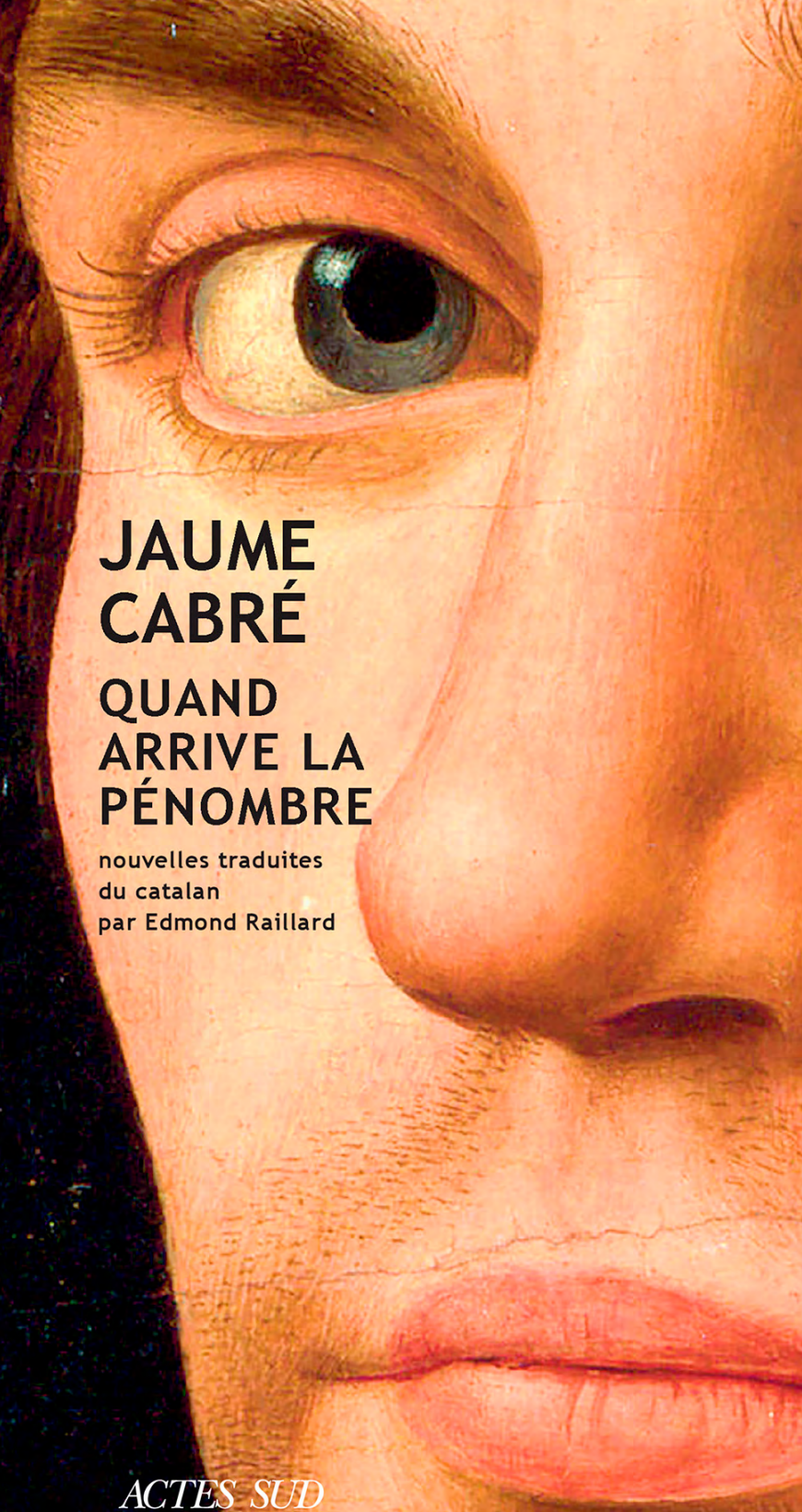


JAUME CABRÉ

QUAND ARRIVE LA PÉNOMBRE

nouvelles traduites
du catalan
par Edmond Raillard

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

SA SEIGNEURIE, Christian Bourgois, 2004 ; Babel n° 1443.
L'OMBRE DE L'EUNUQUE, Christian Bourgois, 2006 ; Babel n° 1271.
LES VOIX DU PAMANO, Christian Bourgois, 2009 ; 10/18 n° 4519.
CONFITEOR (grand prix SGDL de traduction, prix *Courrier international* du meilleur livre étranger, prix SOS Libraires du meilleur livre étranger, prix Jean-Morer), Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1389.
VOYAGE D'HIVER, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1636.

Ouvrage traduit avec le concours de l'Institut Ramon Llull

institut ramon llull
Langue et culture catalanes

"Lettres hispaniques"

Titre original :
Quan arriba la penombra
Éditeur original :
Ediciones Proa, Barcelone
© Jaume Cabré, 2017

Illustration de couverture : Antonello de Messine, *Portrait d'homme* (faux autoportrait), détail, 1473, Londres, National Gallery

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13046-6

JAUME CABRÉ

Quand arrive la pénombre

nouvelles traduites du catalan
par Edmond Raillard

ACTES SUD

Pour Margarida.

Je respecte les morts ; même lorsqu'ils sont encore vivants.

Emmanuel Roïdis

Il n'est pas si difficile de mourir.

Manfred

Je vous jure que c'était un accident.

Anonyme

LES HOMMES NE PLEURENT PAS

1

— Papa, ne me laisse pas seul.

— Tu ne vas pas être seul. Regarde, regarde. Tu vois tous ces enfants, dans la cour ?

— Je veux rentrer à la maison.

— Ce n'est pas possible.

— Alors reste avec moi.

— Ne dis pas de bêtises !

— Papa…

— Allez, arrête de pleurer, merde.

— Et maman ?

— Je t'ai dit d'arrêter de pleurer ! N'oublie jamais ça : les hommes ne pleurent pas.

— Papa…

— Je viendrai te voir dimanche, d'accord ?

— Papa…

— Poule mouillée. Allez, embrasse-moi. Allez, merde, embrasse-moi ! Tu ne veux pas ? Si c'est comme ça je ne viendrai pas dimanche. Tu l'as cherché. Et fais bien ce qu'on te dit, hein ? Je ne veux pas recevoir de plaintes sur ton comportement.

Des ombres nouvelles, inconnues, menaçantes ; des rumeurs et des bruits mystérieux, qu'il n'avait jamais entendus, la nuit. Des enfants inconnus qui toussent. Les yeux grands ouverts, il décida de ne pas s'endormir, afin de pouvoir se défendre des attaques de n'importe quel monstre de l'obscurité. Les yeux comme des billes de loto, il envia un ronflement suave qu'il entendait tout près de lui. Il se disait que la nuit allait être très longue. Et surtout, pourquoi papa… Comment ça se fait que… Jusqu'à ce que les ombres deviennent plus floues et qu'il ose dire maman… Qu'est-ce qui s'est passé, maman ?

Un hurlement ! Le lendemain matin, il fut réveillé en sursaut. Il comprit que malgré la peur il s'était endormi sans protection contre les monstres. Et maintenant, une voix forte et furieuse lui disait, hé toi, oui, Toi, tu te prends pour le prince du dortoir n° 3 ? Allez, debout ! Et les draps tombaient par terre et les enfants commençaient à marcher rapidement, en silence, avec une serviette et une brosse à dents et Toi tu n'en avais pas et pourquoi papa ne veut pas que, dire qu'il pourrait être à la maison et. Non ? Comme il ne savait pas encore où étaient les toilettes, il choisit de s'asseoir sur le lit et de se mettre à pleurer. Alors, le visage épouvantable d'où sortait cette voix effrayante descendit à son niveau, à quelques centimètres de son nez, et poussa un cri terrifiant qui le fit se retourner face contre le lit, paniqué. Ce visage aux pommettes trop marquées et aux joues rouges faisait peur. Et avec cette façon de crier, il faisait encore plus peur. Plus tard, j'ai su qu'il s'appelait Enric mais qu'il se faisait appeler Henricus. Joues Rouges, à la voix

caverneuse, était chargé de réveiller la marmaille, de surveiller pendant la récréation qu'aucun enfant ne saute par-dessus la grille à pointes et se transforme en une olive sur un cure-dent pour accompagner le vermouth, vous voyez de quoi je parle, n'est-ce pas ? Et il était aussi chargé de réparer les machines à laver le linge, toujours capricieuses, et d'entretenir la machinerie du chauffage. Et il faisait le coiffeur. Et il nous tripotait dans les douches. Et d'autres choses encore, c'est sûr, parce qu'on le voyait toujours marcher dans la maison en regardant tous les détails, pour ne rien laisser échapper. Et il y avait aussi les cuisinières et le jardinier du potager de derrière. Et les bonnes sœurs, qui volaient en silence dans les couloirs, avec ces ailes de mouette sur la tête, et qui nous faisaient classe sur toutes sortes de choses inutiles, sauf sœur Matilde, la seule qui nous regardait dans les yeux et de temps en temps elle nous pinçait la joue et nous faisait sourire. Et elle apprenait à lire à ceux d'entre nous qui ne savaient pas. Et au-dessus, la mère supérieure, qui avait un regard mauvais. Tomàs affirmait que c'était le regard du diable. Et toi, pourquoi personne ne vient te voir ?

— C'est pas ton problème. T'as compris ?

Et on ne me l'a plus jamais demandé. Maman, papa ne vient jamais.

— Tomàs.

— Quoi ?

— Tu es sûr ?

— De quoi ?

— Que le regard de la mère supérieure, c'est le regard du diable.

Trois cents enfants dans la maison. Trente enfants dans le dortoir nº 3. Trois amis : Toni, Ton et Tomàs. Et lui, qui s'était ajouté. Et il n'osait demander à personne pourquoi, justement, mon père ne vient jamais. Il pourrait venir, non ? Et pourquoi je ne peux pas dire à la mère supérieure qu'Henricus me tripote quand on est à la douche ?

— Parce qu'elle t'envoie en enfer aussi sec.

— Je n'aime pas qu'Henricus me tripote.

— Tant pis pour tes pieds.

— Hé, ho ! a réagi Toi après quelques secondes de silence.

— C'est quoi le problème ?

— Que l'enfer, c'est pour les morts. Et moi je suis vivant !

— Eh bien d'abord elle te tue et après elle t'envoie en enfer.

— Purée.

Papa, encore un dimanche. Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu n'es pas venu un seul dimanche, papa. Tu n'es jamais venu. Aujourd'hui, un oncle de Ton m'a fait passer un sachet de bonbons. Je les garderai sous mon oreiller. Je veux qu'ils me durent des années, comme ça si tu oublies de venir… Maman…

Henricus l'attrapa par l'oreille et le traîna jusqu'au milieu du couloir, aïe, aïe, aïe, ça fait mal, ça fait mal, ça fait mal. L'oreille rouge comme un poivron, et la douleur épouvantable qui ne partait pas.

— Tu ne sais pas qu'on ne peut pas garder de nourriture dans les lits ? Hé, Toi, tu ne sais pas ?

— C'est que dans le placard on me la vole.

— Tu traites tes camarades de voleurs ? C'est très laid, ça ! Très laid !

— Eh bien un jour…

— Ici personne ne vole, un point c'est tout.

— Mais c'est que…

— Et qui c'est qui te volerait, hein ? Vas-y, donne des noms.

— Je sais pas. Je sais pas qui me vole.

— Cafteur !

— Mais je sais pas…

Une autre secousse sur l'oreille tandis qu'Henricus approchait sa bouche et criait en l'imitant mais je sais pas, mais je sais pas : tout ce qui t'intéresse, c'est de dire du mal des autres. Allez, donne-moi ces bonbons.

Certains enfants riaient sous cape, parce qu'il vaut mieux être dans le camp du vainqueur et Henricus était toujours vainqueur. Et c'est pour ça qu'ils riaient. Moi aussi, il m'est arrivé de le faire.

— C'est… C'est ma maman qui me les a donnés.

— Ta mère ne peut pas t'apporter de bonbons, malheureux !

— Si, elle l'a fait !

— Non ! Elle est morte !

— Non monsieur !

— Quelqu'un qui est mort ne peut pas donner de bonbons, imbécile. Et encore moins quelqu'un qui s'est suicidé, on est d'accord, karakul ? Et, faisant un geste impérieux de la main : Allez, donne-moi ces bonbons.

Et le lendemain, l'oreille toujours rouge, comme c'était samedi, sous la douche, avec son sifflet pour faire que les enfants se dépêchent, les empêcher de traîner, renvoyant sous l'eau ceux qui ne s'étaient pas assez rincés et savonnant une tête par-ci par-là, il m'a tripoté et il m'a dit si tu te conduis bien je ne

te tordrai plus jamais l'oreille. Et je me suis toujours bien conduit mais il ne m'a pas rendu les bonbons de maman. Et il a tenu parole : à partir de ce jour, il a laissé mes oreilles tranquilles mais en échange il me donnait un bon taquet sur la tête qui me faisait très mal ; très très mal. Et les bonnes sœurs qui volaient en silence dans la maison, surtout sœur Matilde, sans entendre le bruit de mes larmes à cause d'Henricus qui frappe et tripote et comment ça se fait que papa ne vient jamais. Et pour rien au monde je n'aurais voulu affronter le regard diabolique de la mère supérieure. Et avec leur délicatesse habituelle, après s'être envoyé des coups de coude, mes amis, un jour qu'on était seuls, ont décidé que ce serait Tomàs qui me poserait les questions que je redoutais :

— Comment elle s'est suicidée, ta mère ? Hein ? Et quand ? Ça fait longtemps. Hein ? Et pourquoi ? Tu l'as vue morte ? Elle s'est pendue ? Comment, alors ? Hein ? Et je me suis mis à courir dans un couloir encore inconnu, en me bouchant les oreilles avec les mains parce que je ne voulais rien entendre d'autre et parce que j'avais très honte qu'on me voie pleurer et c'est comme ça que j'ai découvert le coin des chaudières, où personne ne va jamais, même les rats, sauf s'il y a une panne. Et ils ne m'ont plus jamais rien demandé sur maman.

Ce que j'ai mis longtemps à comprendre, c'est que de temps en temps Henricus nous appelait gibier de potence. Un grand, un qui avait dix ans ou plus, était mort de rire à cause de ma naïveté, et il m'a expliqué qu'on n'était pas du gibier comme celui qu'on ne nous donnait jamais à manger – c'est à peine si on nous donnait parfois de la viande –, mais qu'il

voulait parler de nous, eh Toi, tu comprends ? Et j'ai dit ah oui, d'accord, mais je n'ai pas compris quel genre d'animal on pouvait être. Quand j'ai eu treize ans oui, j'ai compris, et ensuite j'ai admiré la clairvoyance de ce kapo qui nous faisait marcher droit. Et les bonnes sœurs volantes nous apprenaient encore d'autres choses inutiles dans un castillan difficile à comprendre, dans une salle de classe présidée par un Jésus cloué sur la croix et les photos de deux brigands gominés et en uniforme, un de chaque côté.

2

La première fois que nous avons projeté de tuer Henricus, c'est après avoir lu et relu, tous les quatre, les bandes dessinées du Fantôme et du capitaine Tonnerre, qu'on se passait sans se faire voir par les sœurs. À cette époque, déjà, on s'échappait dans les champs derrière la maison, en passant par la fenêtre au carreau cassé de la chaufferie, que j'avais découverte. Un jour, nous nous sommes réunis plus loin que le puits, derrière les pommiers du jardin, qui faisaient écran et nous cachaient de la vue de quiconque aurait regardé depuis la maison. Nous avions repéré tous ses mouvements : le samedi et le dimanche après-midi, Henricus sortait pour dépenser ses sous ; parfois il allait au bal, mais il en revenait toujours d'assez mauvaise humeur.

— C'est parce qu'il n'a pas de succès avec les femmes, décréta Tomàs, le plus instruit de nous quatre.

— Oui, c'est sûr, ai-je fait, très sérieusement. Et les autres aussi firent une mimique qui signifiait qu'ils comprenaient parfaitement de quoi il retournait.

— Il faut que ce soit un plan parfait.

— C'est clair.

— Oui, mais un plan parfait, c'est très difficile à préparer.

Après une longue discussion, nous décidâmes de nous retrouver à minuit et de monter dans les mansardes, là où se trouvaient les chambres d'Henricus, des cuisinières et des femmes de service qui n'avaient pas de maison où aller.

— Et on ouvre la porte d'un seul coup, on se jette sur lui et on l'étouffe avec un oreiller.

— C'est ce qu'on appelle profiter de l'effet de surprise, précisa Tomàs. Et tous les quatre, pour la première fois de notre vie, nous nous sentîmes importants.

— Et il faut qu'on efface les traces.

— Moi, je dessinerais bien le Z de Zorro sur le mur.

— C'est une super-idée ; merci, Toi. Comme ça on ne nous soupçonnera pas et on pensera à quelqu'un de l'extérieur.

— Oui, Zorro, approuva Toni, émerveillé de mon astuce.

Et c'est comme ça que, peu à peu, nous mettions au point notre plan parfait. Dans les moindres détails. Toni faucha trois couteaux à dessert, au cas où la victime résisterait.

— Et s'il fait le malin, on la lui coupe.

— Qu'est-ce qu'on lui coupe ? (Toi, intrigué.)

— La zigounette, qu'est-ce que tu crois.

— Oui, bien sûr. Silence respectueux : Et c'est quoi, la zigounette ?

— La quéquette.

— Oui, bien sûr.

Le grand soir arrivé, nous nous heurtâmes à un obstacle que nous n'avions pas prévu : nous nous étions mis au lit les yeux écarquillés, prêts à veiller, mais quand minuit arriva, nous étions tous les quatre profondément endormis. Le lendemain, nous décidâmes de nous donner une deuxième chance et nous eûmes l'idée que la meilleure chose à faire, quand la sœur Eugènia éteindrait les lumières et sortirait du dortoir nº 3, c'était de nous lever et d'attendre debout à côté du lit, comme des braves.

— Hé, Toi ! Qu'est-ce que tu fais debout ?

— Rien.

— Elle peut revenir, la… Tu veux nous faire gronder ?

— Chut, ne crie pas. J'ai une crampe et c'est…

— Si tu veux, j'appelle la sœur, ou Henricus.

— Non, ça va mieux. Allez, on dort !

— Comme tu veux.

Et mon voisin de gauche se tourna dans son lit, un peu vexé, je crois. Dans l'obscurité, je vis trois ombres qui avaient aussi des crampes et pour la première fois de ma vie j'ai senti que je faisais partie d'une équipe. Je ne le savais pas encore vraiment mais je commençais à aimer mes trois amis.

Debout, même mort de sommeil, il est très difficile de s'endormir. Nous nous sommes rassemblés en silence bien avant que sonnent les cloches de la chapelle et, presque sans donner de raisons, nous comprîmes que pour ce que nous voulions faire il était inutile d'attendre minuit. Ça pouvait être à dix heures, par exemple. L'important, c'était que l'ennemi soit endormi.

La deuxième fois que nous avons essayé de le tuer, nous sommes parvenus à nos fins. Mais cette

fois, la première, nous étions encore trop inexpérimentés et notre ingénuité gâchait tous nos efforts. À dix heures passées, nous montions l'escalier principal, collés contre le mur, avec dans le corps une peur tellement immense que le cœur me sortait par la bouche. Nous arrivâmes au troisième étage et, dans l'obscurité, nous décidâmes à la majorité que la troisième porte était celle de la chambre d'Henricus. C'est que dans l'obscurité tout était très différent et on doutait de tout.

— Vous êtes sûrs ?

— Ouiii. Pas vrai ?

À cet instant, nous entendîmes un bruit et, tous les quatre, nous nous transformâmes en un motif du papier peint.

— Allez, on ouvre et on l'étouffe.

— Non, il est réveillé. Il faut attendre encore une heure.

— Punaise, une heure !

— Et il s'est enfermé à clef.

— Tu es sûr ?

Ensuite, on entendit un bruit beaucoup plus proche et la porte de la chambre d'Henricus s'ouvrit ; une lumière très faible le faisait se détacher dans l'obscurité ambiante.

— Quel bordel de…

Je n'ai jamais dévalé un escalier aussi vite que cette fois-là, et en plus dans le noir. Nous arrivâmes au dortoir en quelques secondes. Je ne sais pour quelle raison, Henricus ne se mit pas à crier ni à appeler les sœurs, mais il descendit au dortoir plongé dans l'obscurité et le parcourut de long en large pendant un long moment et de temps en temps il regardait un enfant endormi pour s'assurer qu'il

dormait vraiment. Terrible. Mais nous avons survécu. Et Henricus aussi. Et l'un dans l'autre, nous avons laissé arriver l'été.

3

— Toni.

— Oui.

— Pourquoi Tomàs dit toujours qu'on doit lui couper la zigounette ?

— Parce qu'un jour il l'a enculé.

— Ah bon, d'accord.

— Et il dit que s'il recommence il le tuera.

— Avant ou après lui avoir coupé la zigounette ?

Pendant de longues années, nous avons grandi et notre bande s'est consolidée. Tomàs commandait du regard. Et le prestige de Toi grandissait chaque jour parce qu'il perdait sa peur plus rapidement que Ton et Toni. Certaines sœurs changèrent et celles qui partirent en volant ne nous dirent même pas au revoir, comme si leur vie n'avait rien à voir avec notre existence. Henricus vieillissait et en général il y pensait à deux fois avant de s'en prendre à nous, qui avions un léger duvet sur la lèvre et des canards incontrôlables dans la voix. Henricus était davantage intéressé par la question douche avec les plus petits. Et dans la bande, on se débrouillait. Ton, Toni et Tomàs, celui qui savait tout. Et moi, même si je venais d'Arbeca, je sentais que j'aimais ça, perdre ma peur. Et connaître des choses nouvelles. Ton m'apprit à penser au lendemain ; Toni, à dire ce que je pensais. Et Tomàs m'a tout dit sur le sexe, la seule chose vraiment importante à treize

ans. Et personne ne m'avait encore expliqué pourquoi ma mère s'était suicidée. La première chose que je dirais à papa quand il viendrait ça serait papa, pourquoi maman s'est suicidée. Mais comme il ne venait pas… En réalité, je ne savais même pas s'il était vivant ; peut-être qu'il s'était suicidé, lui aussi. Et j'ai aussi dû affronter le regard diabolique de la mère supérieure, trois fois, les trois pour des bêtises en rapport avec Henricus, comme si c'était notre seul ennemi. Sûrement qu'ils le gardaient là pour qu'il devienne l'ennemi officiel et laisse les sœurs voler en paix. Je me suis rendu compte qu'Henricus avait un faible pour les petits garçons blonds, mais notre code moral nous interdisait d'en parler avec les sœurs et encore moins avec les familles, pour ceux qui en avaient. Jusqu'au jour où un blondinet de première année pleurait désespérément et où, sans rien demander à personne, je me suis planté devant le regard diabolique de la mère supérieure, qui n'était plus si diabolique que ça, et elle m'a accueilli avec un qu'est-ce qui t'arrive, mon fils ; parle en toute confiance, et quand je me suis mis à parler elle m'a coupé tout net et elle m'a demandé pourquoi tu diffames une grande personne ? Hein ? Hein ? Toi l'a regardée dans les yeux, sans peur, et a laissé passer quelques secondes. Ce silence lui plut beaucoup. Toi ne le savait pas, mais il était en train de donner une inflexion importante à sa vie. Il décida de ne pas répondre à la question et, en revanche, d'en poser une autre :

— Diffamer, c'est dire des mensonges ?

— Eh bien… c'est vouloir faire du mal… et…

— Mais c'est vrai qu'Henricus a enculé Tomàs. Il y a deux ans, à Noël.

— On ne peut pas dire des gros mots comme ça ! Menteur !

— Qu'il vous montre son trou du cul et vous verrez si c'est un mensonge. Je ne veux pas qu'il me fasse pareil.

— Arrête de dire des grossièretés !

— Comment il faut que je dise les choses, alors ? Vous m'avez bien demandé de parler, non ? – À cette époque, Toi se rendit compte que quand il crisait personne ne pouvait l'arrêter. – Vous m'avez bien demandé dis-moi ce qui t'arrive, mon fils, parle en toute confiance ? Non ? Eh bien je vous ai obéi. Maintenant, Henricus fait des dégâts dans les douches des petits, merde, putain ! Regardez ce gamin de première année qui n'arrête pas de pleurer, putain ! Merde !

Une taloche sèche. Il n'avait même pas remarqué que la mère supérieure s'était levée pour atteindre sa joue et s'était rassise, la table entre eux deux, comme le cobra qui attaque et repart en arrière. Toi compta jusqu'à cinq pour se calmer, comme Tomàs le lui avait enseigné quand, derrière le puits, un garçon plus âgé leur avait appris quatre prises de judo pour les cas d'urgence.

— Sœur Matilde me croirait.

— Sœur Matilde n'est plus chez nous.

Toi, même en comptant jusqu'à cinq, avait une patience aussi courte que la manche d'un gilet et il commençait à être bien connu pour ses coups de colère. C'est pourquoi, ce jour-là, quand la mère supérieure lui dit à nouveau de ne pas dire de gros mots et de ne pas diffamer les gens, qu'elle ne croyait pas un mot, pas un seul mot, pas un traître mot de ce qu'il lui racontait, Toi lui dit ses quatre vérités

en insistant bien sur les mots désagréables, en bon disciple de Tomàs. Je lui ai dit des choses terribles pour voir si comme ça elle finissait par me croire. Parce que quand on se fiche de tout on n'a plus du tout peur.

Cellule disciplinaire. Enfermé dans la cellule disciplinaire pour une période que nous fixerons plus tard.

— Pourquoi ?

— Pour tes propos grossiers, obscènes, blasphématoires et diffamatoires.

C'est alors qu'il se transforma. Toi entra dans la cellule disciplinaire, remplie de toiles d'araignée dégoûtantes, sans verser une larme, parce qu'il savait à l'intérieur de lui que ce n'était que le début d'une guerre dont il faisait partie. Et on entendait des cris et de l'énervement dans la maison et, lui, il souriait en silence comme s'il était Burt Lancaster et pourtant il n'avait pas vu un seul film de lui. Et on entendait beaucoup de cavalcades. Et un beau jour, la voix et les hurlements d'Henricus disparurent et furent remplacés par un sifflement exaspérant que Toi apprit à haïr dès le premier jour. Quand on me renvoya au dortoir nº 3 comme un héros, tout était plié. Toi n'eut plus jamais peur, parce qu'il avait surmonté avec les honneurs le regard de la mère supérieure. C'est pourquoi il était revenu du cagibi aux rats avec un sourire suffisant qui impressionna ses camarades.

— Comment il s'appelle, le type qui siffle ? demanda-t-il sans même les regarder, tous les trois faisant cercle autour de lui.

— Ignasi, mais on l'appelle Ignatius.

— D'accord. Dis-moi, Tomàs, qu'est-ce que ça veut dire, obscène ?

— Je ne sais pas au juste, mais c'est une insulte.

— Alors la mère supérieure m'a insulté. On la tue ?

Ils rirent, tous les quatre. Ils étaient contents de se retrouver ensemble. Mais Toi, après sa traversée héroïque du désert, avait l'air d'être le plus grand et le plus courageux, et Tomàs commençait à s'y résigner.

Et les jours passaient tandis que nos bras s'allongeaient et que nos corps se couvraient de poils. Et Toi eut quelques prises de bec inévitables avec Ignatius, qui retrouvait de temps en temps Henricus à l'extérieur de la maison, pour recevoir des conseils. Et à coup sûr Henricus le montait contre Toi, ce cafteur et cette grande gueule. Après plusieurs de ces conversations professionnelles, Ignatius prit l'habitude, copiée d'Henricus, de souffler dans son sifflet à quelques centimètres du visage de Toi, comme par mégarde. Et Toi supportait en souriant, parce qu'il se sentait au-dessus du bien et du mal. Jusqu'au jour où, toujours en souriant, il lui répondit par un coup de poing sur la bouche qui lui fit avaler son sifflet et maintenant les enfants riaient parce que Toi c'était le pouvoir et Toi trouva que tout était bien, malgré tous les malgré.

De temps en temps, l'été arrivait et beaucoup d'enfants disparaissaient pendant quelques semaines et il ne restait plus que nous, ceux qui n'avaient personne, ce qui s'appelle personne. Et j'avais appris, du moins je le croyais, à ne penser ni à papa ni à maman ni à personne, même si la maison était plus calme. Et quelques étés passèrent.

4

C'était Ignatius qui, après les indispensables filtrages et les envols de bonnes sœurs consultant des papiers, de bas en haut et de haut en bas de la maison, ouvrait la porte grillagée et souhaitait bonne chance à ceux qui quittaient l'institution en raison de leur âge, aucun parent ne les ayant réclamés, chacun avec en poche l'aumône d'un petit pécule. Au lieu de lui souhaiter bonne chance, comme aux deux ou trois qui étaient sortis avant lui en cette après-midi d'été, il grogna et lui cracha Toi, va te faire empapaouter. Et Toi, qui se sentait infiniment puissant avec de l'argent en poche, approcha son nez du nez de l'autre et lui dit tu veux que je te fasse à nouveau avaler ton sifflet, connard ? Et il franchit tranquillement la grille de la sainte institution qui l'avait accueilli pendant son enfance et son adolescence. Cela ne lui faisait ni chaud ni froid de se retrouver dans la rue, les mains dans les poches et avec trois adresses de boulots possibles. Avant de marcher vers l'arrêt du tram, il me semble que je perçus le battement d'ailes d'une sœur, mais je ne me retournai pas. Une étape glorieuse commençait et je voulais la prendre de face.

Personne n'ouvrait la porte. C'était peut-être mieux comme ça, mais il savait qu'il ne monterait plus jamais cet escalier. À tout hasard, il appuya à nouveau sur le bouton de la sonnette. Elle faisait un bruit rouillé et plein de poussière. Il regarda tout autour de lui, le bout d'escalier sombre et silencieux, avec une fenêtre aux vitres décolorées et sales à chaque palier. Il n'en avait aucun souvenir ; comme

s'il n'avait jamais été là. À nouveau, il appuya sur le bouton. Pendant un instant, il s'imagina dormant sur le palier jusqu'à ce qu'il arrive, s'il était encore vivant. Et c'est alors qu'il entendit des pas traînants, mais encore énergiques, de l'autre côté de la porte.

— Qui est là ? fit la voix, presque inconnue.

En guise de réponse, il appuya à nouveau sur la sonnette. Il entendit un bruissement de verrous et de chaînes et la porte s'ouvrit. À l'intérieur, la lumière était triste et l'homme qui le contemplait avec étonnement était un inconnu.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il avait attendu ce moment depuis si longtemps et maintenant il ne savait pas vraiment quoi dire.

— Salut.

L'homme s'efforçait de le fixer. Il sortit des lunettes de sa poche et les mit. Il le regarda sans rien comprendre.

— Oui ? dit-il, en soufflant d'impatience.

— Tu m'as dit que tu viendrais me voir tous les dimanches. Ça fait douze ans et il en est passé beaucoup, des dimanches.

— Qui es-tu ?

— Et chaque dimanche je me disais aujourd'hui, aujourd'hui il va venir, c'est sûr, et il va m'apporter des sucres d'orge.

— Merde alors, tu es celui-là. Tu as vachement grandi.

— Oui. Et je me disais aujourd'hui c'est sûr, papa va venir et on se fera prendre en photo, comme les copains. Je peux entrer ?

— Comment ça va ? demanda l'homme, sans une ombre d'intérêt.

— Chaque dimanche, j'attendais que tu viennes, ce dimanche oui. Mais non. Tu es très occupé, c'est ça ?

— Plus ou moins.

— Je peux entrer ?

— Non. Tout est très…

— On va descendre déjeuner à la taverne. On m'a donné cinquante pesetas.

— Ils t'ont gâté pourri…

— C'est pour que je cherche du travail.

— Ah, si c'est pour ça…

— Oui.

— Tu as vraiment grandi.

— Et toi tu as beaucoup vieilli.

Il regarda son père en espérant qu'il ferait le premier pas.

— Quoi ? dit-il, agacé.

L'homme était planté comme un piquet, tenant la porte comme s'il avait peur qu'elle lui tombe dessus. Toi insista :

— Qu'est-ce que tu me proposes de faire, papa ?

— Écoute, là je suis très occupé. Peut-être que…

— Qu'est-ce qui s'est passé avec maman ? Pourquoi elle s'est suicidée ?

— Il vaut mieux pas remuer la merde, crois-moi.

— Pourquoi elle s'est suicidée ?

L'homme avala sa salive et tenta de fermer la porte, mais Toi l'en empêcha d'un mouvement énergique.

— Tu t'es remarié ? J'ai des frères et sœurs ?

— C'est pas tes oignons, tout ça. Faisant un geste de la main comme on efface un tableau noir : Le passé, c'est le passé.

Il eut envie de cracher sur ses pieds. Il avait imaginé trois ou quatre réactions de son père, mais

celle-ci était trop cruelle et elle ne lui était pas passée par la tête. Un homme encore vigoureux, avec des lunettes sur le point de glisser sur la pointe de son nez, couvert de poussière et de la lumière misérable d'un appartement mal aéré qui sentait le renfermé, et qui lui disait le passé c'est le passé…, vraiment, ça n'aidait pas beaucoup. Toi fit volte-face sans cracher, sans rien dire, sans insulter, gardant sa rage à l'intérieur, mélangée à la douleur. À un étage supérieur, quelqu'un jouait du piano. Il n'avait pas encore descendu une demi-douzaine de marches quand il entendit que la porte se refermait presque sans faire de bruit, un peu timidement ; mais elle se refermait pour toujours. Alors, une larme involontaire roula, et pourtant les hommes ne pleurent pas.

5

Ce fut facile de se décider. Fatalement facile. Toni, Ton, Tomàs et moi étions devant la porte fermée, attendant quelques secondes pour reprendre notre souffle, qui s'était accéléré après toutes ces marches. Nous n'avions pas pris la peine d'élaborer un plan parfait, mais dès qu'Henricus ouvrit la porte, nous entrâmes en trombe et le renversâmes par terre. Nous refermâmes la porte et je lui dis baisse ton froc. L'homme me regardait d'un air incrédule. Comme il était immobile telle une statue, Ton lui baissa le pantalon et Henricus commença à se plaindre, mais putain…, nom d'un…, qu'est-ce que vous faites, merde, et des trucs dans ce genre. Nous le plaçâmes le cul en l'air et Tomàs dit maintenant tu vas voir, tout en dénouant sa ceinture. Et

ça nous dégoûtait tellement que, tous, nous pensions allez que ça finisse vite, sinon je vais vomir. Tomàs ne put rien faire. Il remonta son pantalon et envoya un coup de pied dans la tête d'Henricus. Comme aucun d'entre nous ne montrait beaucoup d'enthousiasme, nous considérâmes que c'était une bonne fin et, avec une certaine onction liturgique, improvisée, nous passâmes devant un Henricus couché par terre, sans défense, lui donnant un coup de pied dans la tête pour toutes les fois où tu nous l'as secouée, prends ça.

— Aïe, aïe, aïe ! – Comme si ça ne suffisait pas avec un seul aïe.

— Pour toutes les fois où tu nous as tordu l'oreille.

— Aïe ! J'avoue que je vous ai tiré et tordu les deux oreilles.

Et alors qu'Henricus commençait à se relever, Tomàs lui envoya une beigne qui l'étendit à nouveau, gémissant, et lui dit salopard de merde. Et je n'ai pas pu m'empêcher de lui balancer encore une bonne châtaigne sur la bouche.

— C'est bon ? Ça vous suffit ? demanda Toi en regardant les autres.

Nous dîmes que oui et sortîmes de l'appartement en laissant Henricus pleurant à moitié, étendu par terre, s'étouffant dans sa morve avec un râle dégoûtant. D'un certain point de vue, nous avions fait la paix avec une partie de notre histoire.

Plus tard, nous apprîmes qu'Henricus avait été retrouvé mort deux jours après notre visite et aucun d'entre nous n'en fut chagriné. Au contraire : nous nous regardâmes dans les yeux et nos yeux brillaient. Mais nous décidâmes de ne plus nous voir pendant

quelques années, faudrait pas que ce connard de merde nous cause encore des problèmes et des trucs dans ce genre. Oui : nous nous séparâmes avec une sorte de pacte de silence et je commençai à travailler à l'imprimerie.

C'est pour ça que je fus vraiment étonné que la police ne mette que deux semaines à venir me chercher au travail, juste au moment où je commençais à me faire à l'apprentissage du métier de linotypiste, la seule chose qui m'ait jamais intéressé dans la vie. La mort d'Henricus m'avait procuré une joie profonde, mais elle se dissipa bien vite, parce qu'il arrive un moment où on ne peut garder toujours vives les joies et les haines, et l'indifférence s'empare de vous et on se fiche de tout, comme si on commençait à vivre dans un brouillard permanent, qui rend insensible aux rires et aux larmes.

Les silences des sœurs volantes, le sadisme d'Henricus, la stupidité d'Ignatius et le je-m'en-foutisme de mon père m'avaient ôté toute envie de prendre qui que ce soit en pitié. Et une chose me chatouillait salement l'âme : comment ça se faisait qu'on n'avait chopé que moi ? Au procès, j'ai vu que les juges et les avocats se foutaient royalement d'Henricus, des sœurs volantes, de moi et de toute la misère mise en cage. Ils ne me demandèrent jamais si j'avais des complices parce que tout alla si vite qu'on aurait dit que ce qu'ils voulaient, c'était boucher un trou. Et le seul témoin à charge, c'était un Ignatius triomphant, qui par un putain de hasard était allé voir son ami et maître, juste le lendemain de notre incursion, et il avait trouvé l'autre encore vivant et il avait donné mon nom, et apparemment